

Analyse de la déraison

Nous reprenons avec ce titre celui du volume publié par les éditions Conférence en mars 2023, réunissant en plus de sept cents pages une très importante sélection de textes, répartis en deux parties chronologiquement inversées : une première (quarante-cinq textes), intitulée « Adversaires et approfondissements », qui porte essentiellement sur la crise morale de l'Occident depuis 1968, et une seconde partie (vingt-six autres textes), se référant à la période de 1945-1948, intitulée « Analyse du langage politique. Christianisme et politique », qui permet de mieux comprendre les intentions du philosophe en matière de politique chrétienne. Malgré son volume, cet ensemble ne rend pas raison de la totalité de l'approche philosophique delnocienne, mais il a le très grand intérêt de faire connaître en langue française la guerre menée au jour le jour par ce penseur de grande culture, mais aussi acteur très engagé dans la vie publique, dont la ligne de conduite a été rendue par une de ses formules, « *filosofare attraverso la storia* », faire de la philosophie au travers de l'histoire qui en vérifie l'impact sur la vie, non seulement dans une intention contemplative mais aussi comme engagement.

La publication d'un tel recueil, préfacé par Arnaud Clément, professeur de philosophie, résulte d'une découverte fortuite – une conversation avec le philosophe du droit Francesco Mercadante, l'un des principaux membres de la Fondazione Augusto Del Noce, de Savigliano, pays natal du philosophe. Heureuse rencontre qui nous vaut cette très belle édition. On saluera aussi le très important travail de traduction de Christophe Carraud.

La seconde partie de l'ouvrage, comme déjà dit, touche à la *politique chrétienne*, expression qui mérite d'être précisée. C'est par elle que nous commencerons, car elle indique le *primum movens* de ce philosophe catholique. Del Noce, né en 1910, contemporain de Pie XI et de Gramsci, avait été attiré par le progressisme catholique, pour s'en séparer au vu des violences auxquelles il fut associé au moment de la fin du fascisme, et sur lequel il publia en 1981 *Il cattolico comunista*. Dans un premier texte intitulé « Réveil chrétien », publié en 1945 (repris dans le présent volume pp. 535-536), il pose à sa manière la question de priorité, qui rappelle la querelle d'interprétation du « politique d'abord » de Maurras : « Il s'agit de deux méthodes : ou vouloir changer l'homme avant tout et le monde à travers l'homme ; ou vouloir changer le monde et, par suite, l'homme. La première est celle de la civilisation chrétienne ; la seconde caractérise la mentalité

révolutionnaire. » Il serait toutefois erroné de durcir l'opposition, dans le sens antipolitique d'un christianisme de l'enfouissement ou de l'intention prépolitique lointaine de l'Action catholique lancée par Pie XI ; il faudrait bien plutôt, pour Del Noce, ordonner les choses : après la période des haines sociales, il s'agirait de recréer à nouveau un « sens du prochain » comme impératif premier et fin du politique qui, lui, doit en aménager les moyens.

Par choix de l'éditeur, les textes présentés par la suite ont tous été publiés dans l'immédiat après-guerre (1945-1948), période incertaine marquée par la course au pouvoir des partis bourgeois-radicaux, le rôle actif du parti communiste en ces débuts de guerre froide, la survivance partielle du fascisme, enfin le *qualunquisme*, l'apolitisme sceptique de l'homme quelconque, le tout sans oublier la présence encombrante de l'occupation militaire américaine jusqu'aux accords bilatéraux d'implantation des bases militaires, en 1951. La ligne continue suivie par Del Noce consiste, dans cette période, à revendiquer l'adoption d'un « style politique chrétien », titre d'un court écrit inédit de 1945 [pp. 675-684], dans lequel il dénonce le séparatisme entre *nova* et *vetera*, l'héritage moral du passé et l'application à adopter de nouvelles voies face à la modernité. Del Noce nomme cela le « christianisme dualiste », une sorte de laïcisme pieux, ou de double conscience si l'on préfère. La suite de ce petit texte montre que Del Noce récuse deux attitudes ordinairement présentées comme antinomiques : le « catholicisme réactionnaire », qui cherche le retour au passé, « une restauration des faits et non des principes » ; à l'opposé, le ralliement (le mot n'est pas employé), l'insertion dans le régime avec l'intention de défendre les intérêts de l'Église. Ici, le philosophe porte une appréciation critique qui caractérise nettement sa pensée politique, et pas seulement celle du moment où il l'énonce : « Cette position [la dernière citée] est la démocratie chrétienne ou du moins une façon très répandue de la comprendre. » Et il énonce quatre reproches : l'impossibilité dans de telles conditions de former une élite de *principes* et non pas seulement d'*intérêts* ; une dissociation entre fins et moyens faisant de la démocratie chrétienne un parti conservateur (du système en place), ne cherchant que des compromis ; une revendication chrétienne d'ordre tactique, extérieure ; un regroupement multi-classes, non *au-dessus* des classes, « c'est-à-dire religieux ».

Étonnamment, Augusto Del Noce sera élu sénateur en 1984, siégeant comme apparenté dans le groupe de la DC jusqu'à sa mort, le 30 décembre 1989. Cela ne l'empêchera nullement de poursuivre une critique des infidélités chroniques et institutionnelles qui conduiront le parti à sa dissolution en 1994, après les opérations judiciaires sur la corruption financière (épisode nommé *mani pulite*, mains propres...).

La partie la plus importante de cette *Analyse de la déraison* occupe 517 pages. C'est donc elle qui constitue l'objet principal de l'ouvrage. Les textes qui y sont rassemblés sont tous postérieurs à la crise de 1968, et ils constituent un ensemble d'analyses philosophiques des événements, des comportements et des expressions diverses de l'esprit de ce tournant historique, tout cela avec une acuité extrême. On peut dire qu'il s'agit d'une opération d'identification des sources profondes de l'actualité, celle-ci ayant l'avantage de clarifier ce qui avait pu rester confus dans le passé, ce que rend plus simplement le terme italien *inveramento*. Cette opération de mise au clair, ou d'achèvement des inspirations profondes de la modernité est le fait des événements eux-mêmes, des comportements et aspirations qui se manifestent, et le rôle du philosophe est de s'en faire le traducteur.

Il est absolument impossible d'entrer dans le détail des nombreux essais réunis dans cette première partie, notamment à cause de la méthode de l'auteur, qui consiste à identifier avec la plus grande précision la nature des arguments, leur liaison avec leurs sources philosophiques et leurs conséquences logiques identifiables dans différents domaines de l'actualité, comportements et énoncés ; et tout cela dans une expression très serrée, souvent entrecoupée de formulation de pistes de recherches. On se contentera donc ici de présenter un de ces essais, intitulé « Aux racines de la crise », daté de 1972, pages 93 à 115 de l'ouvrage.

Del Noce constate que l'époque retrouve le socialisme utopique de Fourier, qui promouvait la *papillonne*, cette passion du changement conduisant au libérinage permanent. Antonio Rosmini avait conclu qu'ainsi la liberté humaine était appelée à s'anéantir « dans le bain très doux des passions ». Les thèses permissives, qui reprennent celles de Fourier, sont liées à l'idée de vertu sans effort (ou sacrifice), et là est le mensonge, tellement éloigné de la pensée classique d'origine platonicienne autant que de la pensée chrétienne, tenant la liberté intérieure comme le résultat d'une domination sur les passions. Tout au contraire, Wilhelm Reich, freudo-marxiste fort prisé depuis 1968, renforce l'idée selon laquelle la « répression » des passions engendre le « fascisme », c'est-à-dire la contrainte sociale et la violence, et cette dénonciation de la répression se retourne en haine de la religion chrétienne – supposée déviante par rapport à un christianisme primitif prétendument communiste –, et aussi en haine de la famille tenue pour forme institutionnelle principale de répression de la sexualité. Le mensonge, c'est d'affirmer que la domination technocratique du monde et la domination de soi proviennent d'une même origine : « Jamais on n'avait vu un système politique de mensonge si complètement organisé, que ses défenseurs en soient conscients ou non ; et d'un mensonge maléfique, car ne visant qu'à la dissolution » (pp. 93-94). Arrivé à

ce point, Del Noce note à propos de l'agressivité de l'antitraditionalisme, que « la "nouveau" au nom de quoi il parle n'est plus un "aller au-delà" : c'est la simple négation, [...] la nouveauté en tant que négativité » (pp. 102-103).

Le texte, qu'il faudrait presque reprendre ligne à ligne en raison de sa densité argumentaire, incluant, comme aux échecs, des remarques *en passant* – procédé très fréquent chez l'auteur –, examine d'autres aspects fondamentaux : le lien réel entre permissivisme et théologie de la mort de Dieu, en vogue dans la même période, et encore son rôle dans le dépassement du marxisme. Reich remplace la célèbre opposition entre *bourgeois* et *prolétaires* par *réactionnaires* et *révolutionnaires*, ou plutôt *progressistes*, passant d'un état social à une attitude qui sous-entend la reconnaissance de principes intangibles de vie ou l'autonomie parfaite. Plus loin, c'est le scientisme qui est passé au crible, identifié comme essentiellement fondé sur l'affirmation volontaire et non soumis à démonstration. Le permissivisme qui en reprend la méthode n'est en fait qu'un mode d'agression. « Les survivants qui croient à une autorité transcendante des valeurs sont marginalisés et réduits à des citoyens de seconde zone. Confinés, à la limite, dans des camps de concentration "moraux" ; mais nul ne pourra sérieusement penser que les peines morales soient moins atroces que les peines physiques. À la limite du processus, il y a la forme spirituelle du génocide » (p. 111).

Ce long essai s'achève par deux conclusions. La première : la permissivité vise l'achèvement de la pensée bourgeoise mais porte à son extrême l'idée de révolution totale ; la seconde : « Les dangers de la société permissive ne peuvent être surmontés par la seule voie politique. Il faut un réveil religieux » (p. 115).

Ce texte a été publié en 1972, donc au cours des années postconciliaires censées faire parler à l'Église un nouveau discours audible par les contemporains. Il est bien dommage qu'Augusto Del Noce n'ait guère été pris au sérieux, dans un milieu ecclésial, théologique ou pastoral, encore tourné vers les rapports avec le marxisme, européen ou latino-américain, ou encore centré sur la théologie de la mort de Dieu, dernier avatar d'un modernisme attardé dans le progressisme des lendemains de la Seconde Guerre mondiale.

* * *

Une lecture très attentive de cet ensemble d'essais s'impose en raison de leur grande densité. Pour cette dernière raison, contentons-nous d'indiquer la multiplicité des approches de l'esprit du monde post-soixante-huitard qui en ressort : examen des questions de corruption des mœurs érigée en fait naturel, interprétation de l'émergence sociale de l'homosexualité et de

la pornographie, examen critique des positions théoriques de Marcuse, Adorno, Horkheimer, place centrale de la question de l'autorité, importance matricielle de la révolution surréaliste – à laquelle est consacré un long essai, « Interprétation philosophique du surréalisme » [pp. 331-361], etc.

On apprécie les notes de l'éditeur permettant de mieux faire saisir la pensée d'un observateur aussi attentif à la complexité constitutive du monde contemporain. Et plus encore la riche préface d'Arnaud Clément. Curieusement, le P. Xavier Tillette, dans un texte d'hommage reproduit en fin de volume, présente Del Noce comme un « méditatif », un « doux intellectuel un peu lunaire ». Cela ne correspond pas tout à fait à l'impression très nette qui se dégage des textes ici réunis, de ses nombreuses interventions publiques et de ses non moins nombreux ouvrages de fond prenant à bras le corps la pensée et les actes de ses contemporains. Del Noce fut essentiellement un « *filosofo attraverso la storia* », un observateur très intervenant de la vérification de la vérité et des erreurs philosophiques par l'histoire réelle des contemporains.

BERNARD DUMONT